

La beauté est une énigme.  
ДОСТОЇВСКИ

Appelons-le Bastien.



Au moment où sur lui mon regard se fixe pour toujours, il est de trois quarts dos, avec pour seule parure de grosses chaussures de style militaire, occupé à répandre le fruit de sa jouissance sur le visage angélique d'un jeune homme très bien qui avait fougueusement œuvré pour obtenir ce résultat. On aurait, à ce jeune homme, donné le bon Dieu sans confession, à juste titre d'ailleurs puisqu'il en avait, de toute évidence, bel usage. Ensuite Bastien se recule, il est maintenant presque de profil et se penche vers l'angelot blond qu'il saisit au menton entre le pouce et l'index, et sans aucune arrière-pensée de barbichette, de rire ni de tapette le fêta à coups de langue sur un registre plus canin que câlin. Le bonheur de l'autre redouble, le flanc de Bastien ne cille pas, puis il se redresse et s'en va d'un pas d'animal sans prédateur, laissant l'extase œuvrer dans le corps du délit. Ensuite je vois d'autres garçons, dans des décors aussi dépouillés qu'eux, s'agiter de diverses manières, mais aucun

d'entre eux ne rémane sur mes pupilles. Restons plutôt avec Bastien.



À quinze ans près, j'aurais pu être ce blondinet extatique. M'aura manqué, historiquement, l'espèce de décontraction qui a gagné l'usage du corps. De sorte que nous occupons, Bastien et moi, deux points bien distincts d'un même espace, ce promontoire luxuriant, aussi essentiel qu'inutile, où la pornographie s'avance en surplomb du désœuvrement, devenant une fin en soi. Nous sommes comme l'archipel, reliés par ce qui nous sépare : le regard, porté au corps comme un fer. L'usage métaphorique de cette arme est la condition même de notre rencontre, elle marque la fin de mes possibilités et le début de la liberté de Bastien. De ce dispositif où nous nous sommes, lui et moi, sciemment installés, nous ne sortirons pas, sinon pour passer à autre chose et probablement l'un sans l'autre. Nous n'en sommes pas encore là.



Bastien a six ans, point à peine repérable dans le vert d'une prairie en pente douce, à Bongue, Corrèze, les pieds dans le ruisseau il malmène la

peau de son ventre comme s'il voulait en tester la solidité, en offrir le contenu au ciel indifférent. Bastien scandalisé de cette indifférence, et farouche, muet, buté, oppose aux railleries de ses frères, se vengeant, à son tour une indifférence céleste. Bastien a maille à partir avec le ciel, à six ans il le sait. Ce n'est pas une mince affaire, mais ça ne lui fait pas peur. Rien ne lui fait peur, ce qu'il a sous les yeux, au-dessus de la tête, sous les pieds : un pays trop grand pour les morts qu'il porte, trop vieux pour les vivants, misérable et splendide. Il ne se laissera pas gagner, puis perdre, par la rêverie, il ne s'en laissera pas conter par le silence de ces espaces, pas plus que par son père, ses frères, ni par sa mère.



À huit ans il se prend d'amour pour Nicolas, un de ses camarades d'école au front trop grand, à l'œil droit légèrement déviant, toujours au bord des larmes tant les railleries dont il est l'objet à cause de son physique disgracieux le maintiennent enfoncé juste au-dessous de la ligne de flottaison. De rage, d'amour et de compassion, par solidarité Bastien la nuit pleure, pensant à venger Nicolas de ces affronts abjects. Là naît son mépris pour les petites bassesses grégaires qui font l'ordinaire

humain et nous conduisent de temps à autre à l'abîme, mépris dont la croissance ne cessera plus. Naturellement il ne confie cet amour à personne, pas même à Nicolas, il le laisse macérer, lui ouvrir le ventre et lui retourner les entrailles, et quand il n'en pleure pas il s'en mord les poings, qu'il tient serrés – de peur de perdre quoi? À la rentrée suivante, plus de Nicolas, il est mort quelques jours plus tôt dans un accident de voiture en remontant de Tulle. C'est la mère qui conduisait, elle n'a eu que quelques égratignures. Au tout-venant des élèves ça ne fait pas grand-chose, il était vraiment trop moche pour qu'on s'en souvienne durablement. Bastien, lui, est anéanti. Il songe à prendre le deuil mais renonce, lui qui n'a pourtant peur de rien, à l'idée de devoir affronter les questions des autres, tous les autres. Il voudrait être une fille du siècle dernier pour, comme son arrière-grand-mère qu'il a vue en photo, pouvoir se couvrir la tête d'un méchant fichu noir que tout le monde trouverait bienséant. Alors il découpe grossièrement dans un vieux rouleau de tissu noir un carré de la taille d'un mouchoir qu'il noue autour de son bras et porte sous ses vêtements, jour et nuit. Ce qu'il y a en lui est trop grand et le monde trop petit.

